

BON-SECOURS

Nos morts, 1940-46, pages 26, 27, 28



B R E S T

N° 56

Pâques 1946

Nº 56

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS, R. P. de la Chevasnerie ..	3
AU JOUR LE JOUR, Bernard Deshaies, Patrick Poisson ..	5
A LA MÉMOIRE DU R. P. RICARD, R. P. de la Chevasnerie ..	11
RÉUNION DE PARIS, P. Hubert	20
M. AUGUSTE CAROF, Chanoine Pencreac'h	22
PROPOS DU VIEIL ONCLE	25
CARNET DE FAMILLE	26
AVIS DIVERS, Le Secrétaire	31

Adressez vos Cotisations : 100 fr.

à M. Jean LOSTIS

9, Rue Chateaubriant, BREST

C. C. P. Rennes 73.672



Attention !

Qui nous procurera les adresses des Anciens dont les noms suivent : Philippe AUSSEUR, Jacques et Marc BARNAUD, Robert CHEVILLARD, Marc COMBY, Michel, Bernard et Pierre DE CORBIÈRE, Michel GAY, Alfred et Henri HOUETTE, Yves LE BORGNE, Pierre LE BOT, Alain et Jean LE GOUIC, Pierre, René et Yvon PERZO, Hervé RAPP, Marcel et Emmanuel ROQUEBERT, Jean GRALL, Emmanuel BOELLE, René TROADEC, Pierre TARIEL ?

Notre-Dame de Bon-Secours

« Ça m'aidera à faire le sacrifice ! »...

Dans le dernier numéro de *Bon-Secours*, Noël-Pâques 1940, le R.P. GUITTET, alors Supérieur du Collège, citait ce mot d'un pionnier colonial qui le remerciait pour la médaille, offerte à l'heure du départ.

Le suprême sacrifice, ce mobilisé, ce passant d'un jour dans nos bâtiments scolaires, a-t-il dû le consommer au cours de la terrible et douloureuse aventure 40-45 ?... Qui le dira !...

Mais, ce sacrifice total, dans l'incendie du 5 Septembre, notre cher Collège l'a offert, lui, avec son bien-aimé Recteur, le R.P. RICARD, mort héroïquement, le 9 Septembre 1944, alors qu'il donnait l'absolution aux cinq cents victimes de l'abri Sadi-Carnot.

Et, pour les aider à faire leur sacrifice, eux aussi, le Collège et son généreux « Commandant », ont eu Celle, dont la médaille encourageait déjà le petit mobilisé de 1939, — Celle que les générations d'élèves et de professeurs, depuis la fondation lointaine, avaient vu féconder leurs efforts, accueillir leurs chants, bénir leurs jeux, dans la cour familière où leur souriait l'apaisant visage de Notre-Dame de Bon-Secours.

Or, au lendemain de l'ouragan qui, de la chapelle, des dortoirs, des classes, comme des salles d'étude, ne laissait plus qu'un amas informe de ferrailles et de poutres calcinées, une main pieuse, parmi l'émiettement des plâtres et des statues, a recueilli la plus émouvante des reliques : la tête couronnée de Notre-Dame de Bon-Secours, dont le visage apaisé semblait encore sourire.

Vous pouvez toujours le contempler, ce maternel visage

de Notre Mère, dans l'humble baraque de bois qui nous sert actuellement de chapelle.

Il repose sur un piédestal, orné de fleurs, à gauche de l'autel, tout proche du tabernacle.

Et de même qu'il « aida » nos anciens de 14 ou de 44 à « faire leur sacrifice », là où il leur a été demandé, il encourage encore élèves et professeurs de 1946 à « tenir » dans leurs abris de fortune, à y prier, à travailler, en soufflant dans leurs doigts, les soirs de glace, à jouer, à rire, sous la pluie, les jours de tempête !...

« Ça m'aidera à faire le sacrifice ! » Quel sacrifice ?... Celui du *passé*, avec ses ruines, ses larmes, ses deuils, dans des éclairs de gloire : celui du rude *présent*, qui se cherche pour la relève : ceux de *l'avenir*,... d'un avenir d'autant plus fécond et plus beau que tous, élèves et professeurs, jeunes et anciens, nous le vivrons dans la lumière ardente de « l'Etoile au grand Large »,

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS !...

AU JOUR LE JOUR

Landerneau, 1944-1945

Fin Octobre. — Grand émoi impasse Ste Anne : « Ma chère, chuchote la vieille commère du coin à sa voisine, vous savez la nouvelle ? un autre collège va se monter dans notre rue... un certain Bon-Secours, à ce que l'on dit... Il y a pourtant déjà l'école Sainte-Anne, à quoi bon un autre ?... »

... Et c'est ainsi que Bon-Secours emménagea à travers force épisodes mémorables : la voiture chargée de huit caisses de livres qui choit dans la boue ; transport à Venise — c'est le nom poétique de notre dortoir, situé route de Brest à huit cents mètres du collège — transport de la literie ; procession jusqu'au collège des élèves aussi pieux que savants qui apportent les statues de notre chapelle.

5 *Novembre.* — Rentrée silencieuse, comme toutes les rentrées. Nous examinons à la dérobée, mais non sans curiosité, nos nouveaux professeurs. Quant au Père Préfet, nous le connaissons déjà un peu, puisque c'est sous sa direction que nous avons emménagé le collège, et nos anciens se souviennent que c'est aussi sous sa direction que nous avons évacué la rue Colbert en 1941.

Premier jour de classe, première récréation... utilisée à laver des encriers avec le doigt. Loïc se fait ses premières taches... et non les dernières...

10 *Décembre.* — Découverte d'un trésor : une vieille cloche toute rouillée... Mais... c'est la vieille cloche du vieux Bon-Secours, la vieille cloche d'autrefois, toute fière et toute jubilante de reprendre ses fonctions, un moment interrompues. Et quand à la fin de la récréation elle inaugure ses tintements, c'est tout un passé qui ressuscite.

8 *Janvier.* — Arrivée du Grand des Grands, qui, de ce fait, entre en Troisième, la « grande » classe.

Nous apprenons avec regret que la réouverture du collège d'Evreux nous enlève le P. LEFÈVRE. Mais la chaire de Troisième ne restera pas longtemps vacante, car... :

Même date. — Arrivée du Père LIRON à Bon-Secours.

... et les jours succèdent aux jours : c'est la neige, qui s'en va bien vite ; c'est la boue, qui s'en va lentement ; un autre, c'est l'inauguration du métronome, fléau des paresseux de la classe de Troisième. Le 13 Mars amène les examens écrits ; Pâques, son joyeux départ en vacances ; la mi-Avril, la triste rentrée, ... dont le cafard d'ailleurs se dissipe comme par enchantement à la table du repas du soir.

15 Mai. — Inauguration des concertations. Combats à mort et individuels font rage. Goélants d'Arvor et Eperviers d'Argoat s'entre-tuent. Le Métronome sévit plus que jamais... Heureusement, une pièce grecque, jouée ensuite d'ailleurs en français, vient déridier tout le monde.

17 Mai. — Devant un jury imposant présidé par le Père Préfet, les Grands passent un examen de... Moniteur de gymnastique. Résultat : tous collés ! Une semaine après, deuxième session. Résultat : tous reçus !!! Le collège en entier se transforme tous les jours de 11 heures 10 à 11 heures 25 en une société gymnastique et sportive.

3 Juin. — Nous passons nos récréations, agréablement, à une œuvre bizarre, digne chef-d'œuvre de notre professeur : un piano à queue ?... non, bien mieux : à pédales !!!...

... Et que je te scie les planches, enfonce des clous, découpe des feutres, détorde des ressorts de sommier pêchés par François dans son Elorn familial... Que je t'attrape des ampoules et des poignées de châtaigne... Le résultat est que :

18 Juin. — Désormais, ce n'est plus un piano ordinaire qui accompagnera nos chants à la chapelle, c'est le piano à pédales, inauguré aujourd'hui. « Ecoutez comme ressort cette fugue de Bach », dit le Père LIRON aux initiés ; aux autres : « Ça fait plus de notes dans le même temps... » ... Et le Carillon de Westminster nous deviendra de plus en plus familier... c'est si musical que, paraît-il, les « Muses y valent » (pénible, mon pauvre Bernard !)

Vers le même temps. — On remarque de fréquentes consultations Père Préfet-Père LIRON. Tantôt il s'y débite des vers, tantôt des airs de chanson. Mais le plus grand mystère plane sur ces réunions.

13 Juillet. — Le grand jour des Prix est arrivé. La petite cour du Patronage Sainte-Anne, transformée en parc des Prix, abrite une dernière fois le collège sous ses grands marronniers. Les grands jouent « Pathelin » ; et c'est ensuite le clou de la matinée, la pièce du P. Préfet, musique P. LIRON, où est chanté le Bon-Secours de Landerneau et le Bon-Secours des temps futurs.

Puis, c'est le départ, joyeux. Mais pourtant, une petite pointe d'anxiété : nous reverrons-nous ?... et où ?... aurons-nous toujours notre célèbre Augustine qui nous préparait de si bons plats ?... et Mlle LE MOAL qui nous guérissait nos bobos ?

... Et nous nous sommes revus... — à Brest... — et Augustine nous fait des plats de plus en plus succulents... Mais tout cela, c'est une autre histoire !...

Brest, 1945-1946

Vacances 1945. — Pendant nos longs ébats de deux mois, se monte notre Collège... si l'on peut dire « se monte » d'un collège tout en rez-de-chaussée !

5 Novembre. — Derniers préparatifs... et il faut se presser ; tous s'y mettent : professeurs, surveillants, élèves astiquent les planchers.

6 Novembre. — Rentrée. Les anciens de Landerneau n'en reviennent pas de ces luxueux pavillons. Les pensionnaires constatent non sans plaisir, que le dortoir est à 10 mètres de l'étude, et non plus à un kilomètre.

Messe de rentrée. Allocution vibrante du Révérend Père Recteur. Bénédiction des baraques et Salut aux Couleurs. L'année est commencée.

La vieille cloche (naturellement, on ne l'a pas laissée à Landerneau) retrouve maints visages familiers... Les fidèles

anciens professeurs de Bon-Secours sont revenus à son appel. et nous, pauvres naïfs, qui les prenons pour des nouveaux ! M. l'Abbé LEROUX, M. l'Abbé PALAUX, M. l'Abbé BOUCHER.

Quant à M. le Directeur, M. PENCRÉAC'H, c'est dès notre installation à Landerneau, où il est venu plus d'une fois prodiguer son sourire et ses encouragements, qu'il a entendu la voix de la cloche : c'est avec d'autant plus de joie que nous le voyons parmi nous.

Avec une curiosité mêlée d'appréhension, nous examinons les figures, anciennes ou nouvelles, de nos professeurs : le Père BEHAGHEL nous conquiert par son sourire. « Et cet autre, qui est-ce ? — C'est le Père BAER... la Sixième II n'a qu'à se bien tenir ! — Et cet autre ? — M. l'Abbé FALHUN, il fait la Sixième I. — Et ces autres ?... »... Mais nous n'en apprendrons les noms qu'au jour le jour : M. l'Abbé MONDOT, M. l'Abbé CHEVILLOTTE, M. LIRON, M. LEPAGE...

Les classes commencent. Nous profitons des récréations pour débayer la cour : horrible mélange de roues, de gazogènes, de moteurs, de châssis calcinés qui jonchent le terrain.

15 *Novembre*. — Les travaux continuent : nous nous pavons une cour magnifique. Pour la circonstance, M. l'Abbé LEROUX a tiré sa caméra et vient immortaliser les gestes des cantonniers amateurs et de leurs mosaïques plus ou moins réussies...

N'allez pas croire que M. l'Abbé LEROUX n'est que « camériste » : c'est lui qui nous fait les mathématiques et qui tous les jeudis emmène sa troupe scout en sortie dans les environs.

15 *décembre*. — Les baraques tiennent le coup. Evidemment, on est bien obligé de déplacer quelques lits fâcheusement situés au-dessous d'inquiétantes voies d'eau, de se couvrir contre les courants d'air... Mais baste ! la vie en baraques n'est pas si terrible que cela. Quelques mètres carrés de toit s'envoleront bien aussi sous l'effet de la tempête ! mais seuls nos infortunés professeurs subiront les contrecoups de l'accident qui a la bonne idée d'arriver au début des vacances de Noël.

23 *Décembre*. — Tous examens passés, départ en vacances.

4 *Janvier*. — Toutes distractions prises, nous entamons le long et noir second trimestre.

10 *Janvier*. — Le Père Préfet et le Père LIRON sont sur les dents : il s'agit d'exercer — et la tâche est ingrate — des acteurs pour la séance au Révérend Père PROVINCIAL. On redonnera « Pathelin » et la pièce bien connue « Bon-Secours Landerneau et Brest l'an 2.046 »...

12 *Janvier*. — Enfin, le voilà ! le rouleau si longtemps attendu, qui va nous niveler notre cour de récréation. Le Père LIRON ne se tient plus... la classe de Troisième suspend ses cours pour aller voir le rouleau... La classe de Seconde en est, paraît-il, jalouse : détrompez-vous : la « grande » classe a d'autres sujets à traiter que des narrations sur le rouleau.

Episode dramatique : dès les premiers tours de roue, le rouleau s'embourbe irrémédiablement. Après trois jours d'efforts infructueux et de savants travaux d'approche, un troisième camion réussit enfin à tirer le monstre de sa fâcheuse posture.

14 *Janvier*. — Visite du Révérend Père Provincial. En un temps record (une demi-heure) le dortoir de la seconde division est entièrement vidé de son mobilier. A 13 h. 30, la scène est complètement montée avec les tables du déjeuner de midi. De 17 à 19 heures, séance très réussie en l'honneur du R. P. Provincial. A 21 heures, tout le monde dort, après avoir dîné au réfectoire sur les tables lavées et après avoir emménagé à nouveau le dortoir.

16 *Janvier*. — Les premiers plans nous sont donnés d'une autre invention du Père LIRON, qui va nous occuper pendant deux mois : une double gare avec 17 aiguillages où les partenaires se font une joie de faire dérailler l'adversaire. Toute la division s'y met : équipe du bois, équipe du fer... Il arriva même que certain jeudi, les accords de la Chanson des nains de Blanche-Neige vinrent rythmer le travail des Forgerons.

18 *Janvier*. — Ce n'est que cela que de trouver de la glace dans son pot-à-eau !

20 *Février*. — Les Grands profitent d'une soirée musicale où ils écoutent Mozart, Schubert et Cras.

21 *Février*. — Visite de la base sous-marine. Nous admirons les proportions colossales de l'édifice.

28 *Février*. — OLIVIER et EVEN inaugurent le Petit train. MM. les Professeurs ne dédaignent pas de rehausser la cérémonie de leur présence.

3-6 *Mars*. — Congé des Gras.

11 *Mars*. — Modernisation du dortoir de seconde division, dont 21 tables de nuit flamboyantes neuves viennent renouveler la perspective.

24 *Mars*. — Visite du « Jean-Bart ».

12 *Avril*. — Examens et... Bonnes vacances !

Bernard DESHAIES (Human.)

Patrick POISSON (Human.)

Discours prononcé par le R. P. de la CHEVASNERIE
le 23 Mai 1945,

A la Mémoire du R. P. RICARD

Recteur du Collège N.-D. de Bon Secours
mort héroïquement, à Brest, le 9 Septembre 1944,
dans l'abri Sadi-Carnot

« Beati mortui, qui in Domino moriuntur »
(Apoc. XIV, 13)

« Bienheureux les morts qui meurent dans le
Seigneur. »

Monsieur le Préfet Maritime,

Mes Bien Chers Frères,

Lorsque, le 19 Octobre de l'année dernière, au cours de ses tragiques recherches, dans l'abri Sadi-Carnot, l'équipe de secours de la Ville de Brest, retrouva les restes calcinés du P. RICARD, le corps n'était pas, comme ceux des autres victimes, dans l'une des alvéoles des bas-côtés, mais bien au milieu de l'allée centrale, comme si le Père avait trouvé la mort, en s'élançant au secours des agonisants qui l'appelaient.

Et son visage, respecté par le feu, reflétait, nous assure un témoin, une telle sérénité, les yeux clos, sous les longs cils intacts révélaient un tel apaisement, que l'on devinait le geste ébauché des mains jointes vers l'humble custode qui contenait encore Jésus-Hostie, le divin Modèle de cette vie d'un héros.

Splendeur de la charité ; humilité vraie, loyauté hors ligne, ne serait-ce pas là, en effet, puisées au Cœur même du Maître, les qualités maîtresses, dont l'empreinte ardente



Révérend-Père RICARD

Bon-Secours

1927-1944

s'imprima, si profonde, sur toute la vie du P. RICARD, que les spectateurs les admiraient encore, avec quelle émotion, rayonnant de ce visage, étrangement majestueux, presque souriant dans l'immobilité de la mort.

Aussi, à travers cette existence, beaucoup trop riche pour qu'il nous soit possible d'en rappeler chaque détail, nous contenterons-nous de parcourir, à grands regards, les principales étapes, en nous efforçant simplement d'apporter leur vrai relief à sa splendide charité, comme à son humilité si profonde et si vraie, enfin, à sa loyauté hors de pair, aussi bien à l'égard de Dieu, que du prochain et de lui-même.

Puisse le magnifique caractère de celui qui nous a trop tôt quittés, vous apparaître, une fois encore, tel que nous l'avons connu et tant aimé.

*
* *

C'est le 23 Juin 1883 que naquit, à Fontainebleau, Robert RICARD d'une de ces belles familles de France où la piété solide, la délicate charité, l'esprit de sacrifice fécondent à l'envi les traditions ancestrales d'honneur et de loyal service.

Deux petites filles et un autre garçon vinrent encore égayer le foyer familial, ces deux sœurs tant aimées, qui devaient, l'une et l'autre mourir quelques semaines après le Père RICARD, tandis que son frère, l'intime compagnon de son enfance et de sa jeunesse, offrira, lui aussi, sa vie, dès 1908, comme officier de cavalerie, lors de la première campagne du Maroc.

Et tandis que les premières années s'envolent rapides, en famille, tantôt à Paris et parfois à Fontainebleau où le ramenaient les joyeuses vacances, le jeune Robert esquissait déjà l'ébauche d'un caractère étrangement ferme, où la souriante charité, toujours aux écoutes pour rendre service, se faisait d'autant plus aimable qu'elle était plus humble, encore soulignée par une droiture qu'aucune compromission, nul faux-fuyant ne venait gauchir.

Aussi ne craint-on pas de le mettre, de fort bonne heure, pour y commencer de brillantes études, à Gerson, d'où il suit

les cours de Janson de Sailly : et là, comme en famille, le tout jeune élève conquiert aussitôt l'amitié de ses camarades et la sympathie de ses professeurs.

Mais voici que la carrière se précise à l'horizon : Robert sera marin comme tel et tel de ses ancêtres ou des siens tout proches qu'il admire...

Et c'est à Jersey qu'il débarque un beau matin de 1897, dans le gai soleil de l'Archipel Normand.

Jersey, l'île prestigieuse, qui, selon le mot du poète,

« ... rit, terre libre, au sein des flots sauvages »

Jersey, le port accueillant, Saint-Hélier aux rues si nettes, la montée sous les grands chênes, enfin Waverly Terrace, la villa où s'abrite le Collège, expulsé de France...

Ah ! les intimes et puissants souvenirs de Jersey, comme le Père RICARD aimera plus tard à les revivre, lorsque le hasard des croisières lui fera rencontrer sur les sentiers de la mer l'un ou l'autre de ses condisciples d'autrefois.

Jersey... et l'étonnante équipe des préparateurs à Navale, les Pères Amoury... Gras... et ce fameux P. Teigny, professeur et surveillant à l'âme de feu, qu'une vague de tempête devait happer, un jour d'excursion, à la pointe d'un rocher, alors qu'il prospectait le terrain avant de le permettre à ses élèves...

Jersey, et les bains de mer, à la grève d'Azette, la Tour Seymour parmi le semis des récifs, Oak-Lands, d'où l'on percevait les clochers de France, Mont-Orgueil, la jetée de Sainte-Catherine, l'âpre côte Nord, à pic sur la mer glauque, Bouley-Bay, le Pinacle et Corbière où le flot secoue, terrible, sa crinière d'écume quand il s'élance à l'assaut du beau phare immobile.

Jersey... et les folles équipées, en baleinière, quand les douze rameurs, à grands coups d'aviron, doubleraient le fort Elisabeth et par delà les sables d'or de Sainte-Brelade, mettaient le cap droit sur le grand large, pour ne rentrer, rompus mais tout vibrants d'espoir jeune, qu'aux premières étoiles...

Ah ! les fécondes heures d'étude qui suivaient, le soir, ces décentes à la mer... Et quels instants profonds, Robert RICARD aimait à passer, la tête dans ses deux mains, ou le regard fixé sur l'humble tabernacle, dans la petite chapelle de Waverly Terrace, où souriait, dans la pénombre, à la lueur tremblante

de la lampe du sanctuaire, la statue vénérée de N.D. de Bon-Secours.

Jersey... Jersey...

29 Septembre 1900... en gare de Brest... dans le brouhaha de l'arrivée, un jeune civil, sa légère valise à la main, vient de se dégager de la foule et de sortir sur le quai.

Décidé, il s'achemine, rapide, vers le port, où la vedette de service doit attendre.

La voici... et là-bas, dans la rade, caressé par les courtes vagues du Goulet, le *Borda* noir et blanc, qui se balance sur ses ancrés.

Enrôlement, visite, signature : les Anciens ont pris livraison de leurs « fistots » Robert RICARD réalise son beau rêve : il est marin... Accoutré déjà, selon les rites les plus sûrs, le voici, le nez collé au hublot, dans la batterie au plafond bas, qui regarde éperdûment tourner la côte, avec la marée montante... en attendant la première nuit dans le hamac aérien, dont le discret balancement le fait rêver au « passage de la ligne », sur les vagues phosphorescentes des mers tropicales...

Et pendant ces deux années d'Ecole, ce fut le généreux travail du bordache, dont tous recherchaient la souriante amitié tant sa *charité* cordiale et attentive, sa *loyauté* hors de pair gagnaient la confiance de chacun, par l'irrésistible attirance de sa rare *humilité*.

Travail couronné, d'ailleurs, des plus heureux succès : car, entré 52° à l'Ecole, RICARD en sortait 23°, puis, un an plus tard, 12° de l'Ecole d'Application, après l'année de croisière enchanteresse sur le *Duguay-Trouin*.

Ah ! quelle fête, pour tous ces fringants midships, frémissants d'espoir et de désirs... Le passage du *Borda* sur le *Duguay-Trouin* ; la levée de l'ancre, au milieu des hourras, la sortie du Goulet ; le dernier regard vers la pointe des Espagnols et les rochers de Crozon ; les récifs ; le Fromveur ; la mer libre... Dakar, les Açores, les Antilles, la Martinique où le lieutenant de vaisseau RICARD relâchera, quelques années plus tard, stupéfait d'y retrouver la voluptueuse ville de St-Pierre détruite par l'effroyable tremblement de terre et brûlée, comme au chalumeau oxydrique, par l'éruption du Mont Pelé, en châtement trop évident de ses provocations blasphématoires contre le Christ et la Vierge Marie...

Et le retour... Gibraltar, la Méditerranée où, de fête en fête, jusqu'à Constantinople et Alexandrie, le Navire-Ecole achève la formation des jeunes officiers, pour leurs commandements de demain.

Mais les années passent : nouvel embarquement, sur le *Dupleix* cette fois : Commandant BOUÉ DE LAPEYRÈRE.

Ce fut la première rencontre de ces deux vrais marins, l'un, à la veille du commandement suprême, l'autre tout au début de la carrière, mais, d'après son chef : « l'officier de grande intelligence, de la plus haute valeur morale, promis aux plus beaux avancements ».

Or LAPEYRÈRE s'y connaissait en hommes.

Bientôt, changement de décor. C'est à l'Ecole de Pilotage que nous retrouvons le lieutenant de vaisseau Robert RICARD.

Au centre du tableau, le jeune professeur, encore imberbe, mais hâlé par ses récentes croisières.

groupés autour du maître, une couronne de frais visages : les élèves pilotes, le bonnet en bataille, le regard tendu vers le chef aussi respecté qu'il est aimé et dont ils écoutent, attentifs et silencieux, les enseignements si clairs ; pas une roche, en effet, dont le lieutenant, professeur de navigation, ne sache le nom ; pas un fond dont il ignore la côte, entre Créac'h-meur et l'île Vierge, voire bien au-delà ; pas de repère qu'il ait négligé : alignements bretons, ou picards, ou normands ; les flèches de la Délivrande par les rochers du Calvados.

Tous écoutent, pénétrés, celui qui leur apprend l'art difficile de faire bonne route et les derniers secrets du métier, s'égaillant comme un vol de mouettes au coup de sifflet de la pose, ou s'élançant à l'assaut des roches les plus glissantes, lorsque leur entraîneur les emmène, dans le youyou du bord, pour un goûter inattendu.

Ah ! les délicieux souvenirs du *Chamois*, que racontent encore aujourd'hui, après quarante ans, de graves pilotes : l'heureux temps où le souriant professeur RICARD, *loyal* comme une épée, simple et direct avec tous, rappelait à ses auditeurs, frémissants d'enthousiasme, que l'avis, en vrai « chamois devait bondir par-dessus l'obstacle », selon l'adage bien connu de son chef, le chevaleresque Commandant EXELMANS, trop tôt ravi à notre affectueuse admiration.

Quoi d'étonnant si les jeunes officiers, formés à cette énergique école, se sont révélés de ceux que le devoir et le risque galvanisent : les Mazaré, les Destremeau, les Ricard.

Sur ces entrefaites, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, survient dans la vie du jeune officier, « promis aux plus beaux avancements », l'accident mortel de son oncle, Maurice BERTEAUX, Ministre de la Guerre.

Le 20 Mai 1911, sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux, celui-ci présidait au départ des avions pour l'Espagne, quand un appareil, contraint d'atterrir, ne put l'éviter et, de son hélice, lui ouvrit la gorge.

Cris, remous d'épouvante dans la foule compacte : « Un accident... Un accident »... Le lieutenant de vaisseau RICARD, présent par hasard sur le terrain, accourt en hâte porter secours à la victime inconnue, et c'est en face de son oncle agonisant, incroyant hélas ! qu'il se trouve soudain, pour assister, impuissant, à son dernier soupir.

Comme il comprit, alors, il le dira plus tard, le mot de Notre-Dame : « Deposuit potentes de sede ».

*
* *

Sur les entrefaites, Boué de Lapeyrère qui s'est bien gardé d'oublier l'officier du *Dupleix*, l'a fait venir près de lui, aux Etats-Majors de la rue Royale, du Ministère de la Marine.

C'est là que les surprend la guerre 14-18, la première guerre mondiale ; c'est là que saura le retrouver, pour l'attacher à sa personne, BOUÉ DE LAPEYRÈRE, d'abord commandant d'escadre, en Méditerranée, puis bientôt Ministre de la Marine, enfin Commandant en Chef de toute la Flotte française.

Et l'on aime à connaître le jugement que portait alors, sur le lieutenant de vaisseau RICARD, l'un de ses camarades, aujourd'hui amiral et qui l'a vu, de bien près, à l'œuvre pendant des mois : « Le Curé de Toulon, les Petites Sœurs des Pauvres ne tarissent pas d'éloges sur les généreuses enveloppes d'un certain officier de marine, qui s'efforce de garder l'anonymat ».

Splendeur de *charité*, *humilité* vraie, toujours *loyal* à

Dieu, au prochain, à lui-même, face à son idéal, tel nous apparaît, encore, au début de cette première guerre, le lieutenant de vaisseau Robert RICARD.

1915... D'abord officier d'ordonnance de l'Amiral BOUÉ DE LAPEYRÈRE, devenu Ministre de la Marine, puis son officier d'Etat-Major, enfin son chef de cabinet, RICARD, à force d'instances, calme et ferme, obtient d'avoir une part active dans les combats ; son chef lui assigne un commandement.

Et c'est, de 1915 à 1918, la sublime aventure du *Nord-Caper*, le grand chalutier, armé en patrouilleur et qui, du premier coup, prend au sérieux son rôle de combattant.

Le jeune commandant l'a même stylé à tenir tous les rôles : de la côte d'Arménie à l'île de Roig, le *Nord-Caper* devient, en effet, le transport qui sauve les vies chrétiennes, traquées par les Turcs ; dans le port de Beyrouth, c'est l'audacieux croiseur prêt à juguler un pirate jusque dans son antre ; pour les matelots et gradés de la Division du Levant, c'est le bâtiment de réputation hors pair, celui où l'on veut porter son sac — tant la cuisine y est fameuse — celui où le choléra, pourchassé par les brosses, n'arrive pas à s'accrocher — c'est, enfin, le bâtiment où s'est vue, vers la fin de la guerre, cette scène mémorable : tout l'équipage, à la bande, après les hourras réglementaires, saluant le chef qui débarque, d'une triple acclamation toute spontanée : « Vive le Commandant ».

Voilà quelques dix ans, j'ai « bourlingué », moi-même, dans cet Archipel de la Dodécannèse... Je me souviens, en particulier d'une nuit de pleine lune où, sur une mer houleuse, notre steamer roulait parmi les vagues phosphorescentes, dans le dédale de ces rochers sauvages contre lesquels brisait le flot, en tonnerre d'écume.

Et je contempiais, à la lueur blafarde de la nuit d'Orient, ces îles apocalyptiques, Patmos,... dont nous frôlions les parois à pic, semblait-il, mais d'où, jadis, jaillissait soudain la salve meurtrière d'une batterie, défilée dans quelque faille de la falaise.

C'est bien dans cet âpre et mystérieux paysage lunaire que, durant trois longues années de combats et de surprise, le commandant RICARD avait conduit son légendaire patrouilleur, aux écoutes de tous les appels des sinistrés, martyrs des

Turcs ou victimes des bâtiments torpillés, tandis qu'à son poste de commandement, le jeune chef scrutait les vagues mauvaises, pour y repérer l'éclair du périscope ennemi qui le guettait.

Alors, j'ai compris l'affectueux enthousiasme de l'équipage saluant, au soir de la séparation, celui qui, trois années durant, l'avait conduit à travers les écueils et l'éclatement des mortiers de la côte, à l'apothéose de la victoire finale...

Suprême hommage d'amitié reconnaissante, plus sensible, nous l'avons vu, au cœur délicat et fort du jeune chef que le ruban rouge de la Légion d'honneur, la croix de guerre avec palme, et les innombrables décorations étrangères venues à l'envi récompenser les héroïques faits d'armes du *Nord-Caper* et de son Commandant.

Splendeur de la *charité* rayonnante, *humilité* toujours plus profonde et plus vraie parmi ces capiteux hommages de la gloire la mieux méritée, *loyauté* hors ligne à l'égard de Dieu, premier servi, du prochain tant aimé, de son propre idéal poursuivi sans une faiblesse, toute droite... Tel nous apparaît, en ce lendemain de guerre victorieuse, le lieutenant de vaisseau Robert RICARD, le commandant prestigieux du *Nord-Caper*, le chef paré à tout événement ; ses hommes, ses officiers le suivront partout : sentiers de guerre ou routes maritimes, qu'importe, à son premier appel, tous, des soutes à la tourelle de tir, répondront : « Présent ».

Seulement, voici qu'au lendemain de l'armistice, le jeune chef arrive à Rome, obtient avec quelques camarades de guerre, une audience de S.S. Benoît XV, qui les bénit, les relève, les interroge et leur sourit...

Le loyal regard du lieutenant de vaisseau Robert RICARD rencontre celui du « Nautonnier suprême ».

Et c'est un coup de barre d'apparence tout nouveau, qui s'ensuit mettant le cap droit sur le grand large, la vocation sacerdotale préparée depuis longtemps, mais qui s'épanouit, généreuse et totale, dans cette rencontre décisive.

Dix-neuf ans de carrière maritime sont révolus ; treize années formeront le clerc, puis le religieux.

Mais ne croyons pas que cette décision, qui paraît toute simple, ait été prise sans lutte intime, sans rude effort.

Elle fut, bien au contraire, la conséquence voulue d'une héroïque générosité, une victoire d'âme et de cœur splendidement conquise, et dont, par hasard, ou par Providence, j'ai surpris le secret, treize ans plus tard, au toast des « grands vœux » du Père, à Roz-Avel, l'accueillante oasis quimpéroise, face à l'enchantement de l'Odet.

Car à l'émotion générale, aussi bien des amiraux et officiers supérieurs conviés à cette fête, que de nous tous, ses frères en religion, ce fut le drame de sa vocation que le R. RICARD nous livra, en ce jour unique de ses grands vœux : le drame des « trois puissances » qu'il dut vaincre pour conquérir son idéal sublime :

— *la puissance de l'argent* : car, Robert RICARD possédait une très belle fortune, nul ne l'ignorait, les petits et les pauvres moins que tout autre...

— *la puissance de la gloire* : le pavillon de fête hissé au mât de hune et qui déferle avec nos trois couleurs ; les hourras fous de tout un équipage, acclamant le chef qui vient de les conduire à la victoire ; les nouveaux galons ; la rosette... le grand cordon... les étoiles, puisque, d'après ses chefs, BOUÉ DE LAPEYRÈRE, EXELMANS, ce jeune officier était « promis aux plus beaux avancements... » Puissance de la gloire...

— *et puissance de l'amour* : au matin de l'armistice, après la campagne de Méditerranée et les exploits du Nord-Caper, le lieutenant de vaisseau Robert RICARD, jeune, ardent, riche, aimable, fort, futur amiral, n'était-il pas un des plus beaux partis de France...

Oh ceci, l'orateur du 15 Août 1932 ne le dit pas ; mais tandis que stupéfaits de l'éloquence militaire qui jaillissait, presque violente, de ce volcan en éruption, tous, en écoutant le P. RICARD, l'élu de ce jour de fête, nous complétions, comme malgré nous, sa vibrante improvisation par cette troisième victoire, conquérante, décisive, de sa vocation, si féconde, du fait de ses sacrifices héroïques...

(à suivre)

N. B. — Nous apprenons par le journal du 3 Avril que le R. P. RICARD a été décoré à titre posthume de la Médaille d'argent de 2^e classe pour services rendus dans la Défense Passive.

Réunion de Paris

(2 et 3 Mars)

Samedi 2 Mars. — Il neige à gros flocons sur Paris, les trains ont de grands retards, certains ne sont pas partis et nous nous demandons si M. l'abbé LEROUX a pu se mettre en route. Il est vrai que le « Lieutenant » en a vu d'autres à Ouessant, et ce n'est pas lui qui craindra de braver les intempéries, aussi vers quatre heures le voyons-nous arriver rue de Grenelle. Les vacances des jours gras ont éparpillé les étudiants et, si nous ne sommes pas aussi nombreux que nous l'aurions souhaité, nous pouvons assurer qu'une chaude sympathie unit l'ambassadeur de Bon-Secours et les anciens.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer à cette réunion : Louis POULIQUEN, Michel et François CLERET DE LANGAVANT, Bertrand OTTENHEIMER, Yves BLUTEL, Hervé DELALANDE, Noël LE BARS, Pierre et Jacques HUBERT, Bertrand GAYET, Jacques et Jean-Pierre RAGUET, Henry LOISELET, Alban BIENVENUE, Pierre et Nicolas GELI.

Pendant deux heures nous avons évoqué les bons vieux souvenirs brestois, car nous sommes loin d'avoir oublié notre collège, les professeurs, les amis, la Chapelle de notre Première Communion, le bureau du Père Préfet et... les arbres du bois d'Amour.

Dimanche. — Aujourd'hui, à 9 heures dans la pieuse et accueillante Chapelle de la résidence, M. l'abbé LEROUX a célébré la messe en souvenir du bon Père RICARD et des anciens élèves rappelés à Dieu pendant ces dernières années. A cette occasion l'amiral ODEND'HAL, l'amiral CAYOL, les ingénieurs généraux DYÈVRE et HUBERT avaient tenu à joindre leurs prières aux nôtres. Après la messe une petite réunion aussi cordiale que celle de la veille a groupé à nouveau les anciens. M. ABARNOU, président de la section de Paris, Jean

DE FERAUDY, Jean et Alain DE ROQUEFEUIL, ont bien regretté de ne pouvoir se joindre à nous.

Nous remercions très vivement M. l'abbé LEROUX d'être venu recimenter les liens qui nous attachent à notre vieux collège. Il a pu constater notre attachement que nous le prions d'exprimer au Révérend Père Recteur, au Père Préfet et à tous les professeurs.

Désormais les anciens de la section de Paris se réuniront une fois par trimestre, mais il nous manque bien des adresses d'anciens et nous demandons que chacun fasse un effort pour compléter nos renseignements.

M. le Chanoine CLAMORGAN, curé de Chaillot, Jean BÉSI-NEAU, du Séminaire Universitaire des Carmes, Jean HUBERT nous ont également fait savoir tous leurs regrets de n'avoir pu prendre part à notre réunion.

Le Secrétaire : P. HUBERT.

M. Auguste CAROF

Le Bulletin recommande à vos prières l'âme de M. Auguste CAROF, décédé à Ploudalmézeau le 16 Mai 1944 à l'âge de 80 ans.

C'était le doyen des Anciens de Bon-Secours, en tout cas un grand ancien et un vrai, qui fut totalement dévoué à son Collège, où il fit lui-même ses études, où il mit ses enfants et ses petits-enfants et qu'il étaya de toutes ses forces en des heures difficiles.

M. CAROF naquit à Ploudalmézeau en 1864 dans une famille déjà riche de traditions chrétiennes. A l'âge des études il fut mis au Collège que les pères Jésuites venaient d'ouvrir à la rue d'Aiguillon. Il y conquist d'emblée des succès qui ont illustré les pages de ce bulletin et des amitiés précieuses. Je l'ai entendu bien des fois parler de ces âges heureux, lorsqu'au prix d'une douce violence nous l'amenions à louer le passé. Et cependant il connut aussi des heures tristes, l'expulsion de ses maîtres en 1880 et la fermeture du Collège : ces effroyables Jésuites n'avaient-ils pas de 1865 à 1878 élevé le nombre de leurs écoles de 14 à 29 et celui de leurs élèves de 5 à 11.000.

Mais les études continuèrent. Avec deux ou trois compagnons Auguste CAROF prit pension place du Château chez un maître retraité de la marine qui amenait militairement sa troupe en classe et la ramenait de même, ponctuellement.

Puis, études finies, ce fut le volontariat militaire au cours duquel, las de faire gymnastique et maniement d'armes, il prépara et réussit un examen d'officier d'administration. Ce succès lui suffisait : il revint bien vite à Ploudalmézeau pour suivre et activer le développement de l'usine de Portsall.

Il venait souvent à Brest et à partir de 1887 eut la joie de retrouver quelques-uns de ses vieux maîtres dans le nouveau Bon-Secours de la rue Colbert.

C'est à Brest aussi qu'il trouva la compagne de sa vie, Mme CAROF bonne et chrétienne comme lui, profondément.

De nombreux enfants enrichirent le foyer, cependant que l'heureux père, non content d'administrer son usine et sa famille, donnait son temps et son argent aux œuvres. Bon-Secours a largement bénéficié de son zèle.

Il y venait régulièrement pour voir le comportement de ses fils Pierre, Jean et puis Jacques. Il y venait aussi par sollicitude pour son Ecole, dont il savait les périls. C'est qu'en effet la loi Waldeck-Rousseau, si libérale en tout le reste pour les Associations, interdisait les Associations de religieux. Et M. Combes, ce « butor sectaire » qui prit le pouvoir en 1901, appliqua la loi dans toute sa rigueur : les Pères durent se disperser.

La relève fut faite par le clergé diocésain, bravement, mais non sans difficultés. Dans ces heures difficiles, qui allaient devenir critiques en 1906 en raison de nouvelles menaces politiques, lorsqu'on parla de fermer, M. CAROF, aidé de quelques amis solides, fonda une Association des parents en vue de financer l'entreprise et de lui fournir du recrutement. Le cap fut dur à franchir, mais quelques années après la baraque du Collège filait vent arrière vers tous les succès : M. CAROF et ses amis avaient été une Providence.

En 1914 ce fut la guerre. Et dans la cour d'entrée de Bon-Secours je vois M. CAROF chargé de soucis : ses deux aînés sont dans la bataille, sa Patrie est en danger, son Collège agité dans les remous. Raisons de plus pour redoubler son activité.

La guerre finit pour le mieux, sauf, hélas ! notre grande saignée. Les Anciens, au retour des Combats, furent heureux de se rencontrer et les grands élèves présents au Collège désireux de prendre contact avec leurs aînés : de cette rencontre naquit l'Association des anciens élèves de Bon-Secours et M. CAROF fut nommé président à l'unanimité.

Président modèle, il s'acquitta de cette charge comme de toutes les autres avec la même amabilité grave et la même sûreté. Aux réunions il était toujours des premiers arrivés : dans la cour il guettait évidemment ses contemporains, mais il tenait aussi à connaître tous les jeunes ; le premier aussi

à la chapelle aux pieds de Jésus auprès de Notre-Dame ; le premier à la réunion officielle, comme il sied à un président et réglant avec dextérité les affaires les plus épineuses. Et son toast au banquet ! Vous le voyez dressant sa haute taille que l'âge avait un peu voûtée, calant son lorgnon, lissant sa barbe : Messieurs, c'est le moment deux fois pénibles, de prendre la parole et le porte-feuille... Et tout le reste si plein d'esprit.

Nous avons perdu le 6 Mai 44 notre bon président. Les circonstances que vous savez ont empêché quantité d'amis et d'anciens d'assister à ses obsèques, car peu nombreux sont ceux qui ont su et pu comme le Père BROCHEN faire le voyage de Brest à Ploudalmézeau à pied. Mais tous ont été de cœur avec le Collège pour pleurer le président et avec la famille pour pleurer le pere et grand'père. Tous aussi lui doivent encore leur prière pour assurer le repos de son âme.

Chanoine PENCRÉACH

Propos du Vieil Oncle

Quelle joie. Le Bulletin de Bon-Secours reparait !... C'est vrai, vous êtes heureux, j'en suis sûr, et cependant vous vous attendiez à mieux, n'est-ce pas ?... Où sont les photos, les caricatures d'antan ?

Oh nous avons bien songé à refaire un bulletin semblable à ceux des temps heureux de l'avant-guerre, mais les restrictions sur le papier, les prix exorbitants des clichés nous ont bien vite ramenés à la réalité et il nous a fallu nous contenter de ce que vous voyez. Ne perdez pas confiance, toutefois, « *Aspice stellam et spera* »... nous tâcherons de faire mieux la prochaine fois.

Il est d'autres difficultés que nous avons éprouvées : depuis six ans que nous avons perdu presque tout contact avec vous, Chers Anciens, les renseignements nous manquent et nous avons eu mille peines à dresser notre « Carnet de famille », bien incomplet, hélas ! et, peut-être même, parfois inexact. Nous comptons sur votre bienveillance et surtout sur les nouvelles récentes ou anciennes que nous nous ferez parvenir au plus vite pour le prochain bulletin. Il faut que fin Mai nous ayons tous les documents nécessaires. Ne vous offusquez pas non plus, si toutes les nouvelles adressées au Collège ne sont pas contenues dans ce bulletin, j'en sais d'égarées, mais il nous faut travailler dans des conditions si défectueuses que vous pouvez, je crois, nous excuser sans abuser de condescendance. Il est vrai que je ne suis pas juge.

Allons, tous à l'œuvre pour le prochain bulletin, faites-nous connaître ce qui s'est passé depuis 1940, fiançailles, mariages, naissances, et, s'il manquait quelques noms à la liste déjà si longue de nos morts, faites-le nous savoir. Le secrétaire s'attend à être submergé par votre correspondance.

.....

CARNET DE FAMILLE

Nos Morts 1940-1946

1940. — 12 Mai (21-26) : Charles DE PREISSAC, Mal-Logis, Hollande.

Mai-Juin (38-39) : Abbé Yves COCHOU, prof. Sgt, Lorraine.

Mai-Juin (-19) : Jacques DU CREST DE VILLENEUVE
Abbé Jean GUYADER, anc. prof. Somme.

Mai-Juin (31-34) : Michel HARDY DE PINSONNIÈRE, Sgt.

(21-24) : Henri LALLOUR, Mal-Logis.

(21-32) : Adolphe LE CLECH, Sgt.

Père LOUIS DE MONTIGNY, anc. prof.

Mai-Juin (22-29) : Claude NICOLAS, Lt.

(29-30) : Yves DE RODELLEC, Lt.

13 Juin (27-31) : Sébastien BIGER, S/Lt. Aviat.

16 Juin (25-28) : Guy DE RÉALS, Lt, Chartres.

19 Juin (27-30) : Guy LE BORGNE, eng. volont. Matelot.

3 Juillet (34-36) : Jean GOURLAN, Matelot, Mers-el-Kébir.

3 Juillet (25-33) : Max HAMON, Matelot, Mers-el-Kébir.

3 Juillet (28-36) : Jean PENQUER, Bordeaux.

17 Juillet. (25-31) : Joseph DE VALLIÈRE, Agen.

Oct. (34-40) : Pierre LE GOASTER, élève, Brest.

(18-19) : Yann BRÉART DE BOISANGER, Cap. Corv.

(25-31) : Henri BROUSSE, Indo-Chine.

(23-30) : Marc BRUNET, Méd. 3^e Cl., s. le Pluton.

Remi EXELMANS, Lt-Vais.

Gonzague DE POULPIQUET, en mer.

(92-95) : Alfred RICHARD, V.-Amiral, Lorient.

(31-34) : Jean TERREL, Sgt Aviat., Allemagne.

1941. — 11 Août (26-33) : Pol DYÈVRE.

(39-40) : Gérard DAGORNE.

(-20) : Jacques DODELIER.

(29-35) : Hubert RICHER DE FORGES, en mer.

(36-41) : Jean KERVREN.

(31-37) : Maurice LE GALL, S/Lt Aviat.

(-30) : Henri RAILLARD, Hambourg.

1942. — 9 Janv. (36-40) : Pierre LE GAC (s/le Lamoricière),
en mer.

(29-32) : Robert BUSSILLET (fusillé), Fresne.
Léon MERCIER, (Cdt le Primauguet)
Cap. Vais., Casablanca.

(26-27) : André HOUETTE, Ens. Vais., Casa-
blanca.

(28-36) : Henri FEILLARD, Ens. Vais., Casa-
blanca.

(22-30) : Père Patrick CEILLIER, en captivité.

(99-24) : Abbé Emmanuel GAUDICHE, anc.
élève et anc. prof., Ploujean.

1943. — Août (35-41) : Alain YOUÉNOU (Vict. de la Charité).

Oct. (07-08) : Henri DUVARD, D^r, St-Marc.

Nov. (-38) : Abbé GUÉNNOU, anc. prof., Rumengol.

(40-41) : Yvon BERTHOU, Laon.

Louis COSTA DE BEAUREGARD, Morlaix.

(10-18) : Abbé François BASSET, Mauthausen.

1944. — Fév. (30-37) : François-Hervé DU PENHOAT, Aviat. Tas-
ba-Tadla.

Mai (76-80) : Auguste CAROF, Pt Amicale, Ploudal-
mézeau.

11 Août (12-14) : Père Yves DE MONTCHEUIL, (fusillé),
Grenoble.

24 Août (28-38) : Georges DE VUILLEFROY DE SILLY,
Sergent, près Paris.

27 Août (29-37) : Michel PITY, S/Lt, Le Bourget.

 Août (21-27) : Michel BRÉART DE BOISANGER, Capt^{no},
Aix-en-Provence.

- 3 Août : Mme GEFFROY, femme de Jean, Plouescat.
21 Août (20-30) : Joël LE MOIGNE, fusillé, Heilbronn.
(23-31) : Maurice GILLET, fusillé, Heilbronn.
(27-32) : René JAMAULT, fusillé, Heilbronn.
9 Sept. (48-44) : R. P. Robert RICARD, supérieur (abri
Tourville) Brest.
10 Sept. (33-38) : Jean-Hervé DU PENHOAT, S/Lt, Col
de Mirandal.
2 Oct. (37-40) : Maurice GILBERT, Maréchal des Logis-
Chef, Alsacè.
17 Nov. (27-33) : Jean DYÈVRE, S/Lt, Alsace.
(29-37) : Bernard AUSSEUR, S/Lt, Valence.
23 Nov. (33-40) : Gustave LESPAGNOL S/Lt, Holtzheim.
(35-39) : Claude DILLARD, Evreux.
(31-40) : Jean JÉANNE, S/Lt, Italie.
M. LEROY, économe, Brest.
(20-28) : René PETYT, Capt^{ne}, Italie.
(29-34) : Yvan DE RODELLEC.

1945. — 26 Janv. (34-40) : Alain TABURET, S/Lt, Obernay.

Juillet (27-35) : Pol BIENVENUE, Rennes.

9 Nov. (29-38) : Georges DE FERAUDY, S/Lt aviateur,
Etats-Unis.

1946. — 7 Janvier (2-14) : Abbé Paul GRALL, ancien Profes-
seur, St-Pol-de-Léon.

12 Février (34-35) : Alain DE PENFENTENYO, Enseigne
de V., Tuang-Lang.

Février (31-37) : Guy L'HELGOUALC'H, Maréchal des
Logis, Tay-ninh.

11 Mars : Madame CŒLENBIER, femme de Jean,
St-Malo.

NOS DISPARUS

- (30-38) : Michel PRUCHE, déporté en Allemagne.
(32-33) : Pierre DYÈVRE, camp d'Ellrich.
(31-39) : Gilbert DILLARD, saisi par les Allemands.

PLUS HAUT SERVICE

Jacques BÉSINEAU a fait ses premiers vœux dans la Com-
pagnie de Jésus, à Laval en Octobre 1940.

Michel JAOUEN a fait ses premiers vœux dans la Compa-
gnie de Jésus, à Laval en Octobre 1941.

Jean GÉLI a fait ses premiers vœux dans la Compagnie de
Jésus, à Laval le 1^{er} Novembre 1946.

Victor LE CLECH, O.M.I., a reçu le diaconat à la Brosse-
Monceau (S. et M.), le 24 Février 1946.

Yvon LAE a reçu le diaconat à Quimper, le 17 Mars 1946.

Jean BIDAULT, Clergé d'Haïti, a reçu le sous-diaconat au
Séminaire de St-Jacques, en Lampaul-Guimiliau, le 24 Mars
1946.

FIANÇAILLES

Henri DES DÉSERTS avec Mlle Anne-Marie RICHARD (1945)

Vincent CAROF avec Mlle Lucie LAUNAY, 1946.

Louis POULIQUEN avec Mlle Françoise LOUVET, 1946.

MARIAGES

Yves LE BRIS, Avocat, avec Mlle Yvonne LE CLECH à Lanil-
dut (Finistère), le 14 Novembre 1944.

Michel DES DÉSERTS avec Mlle Elisabeth RICHARD, le 20
Février 1945.

Jean MARMOUGET, Médecin de Marine, avec Mlle Yvonne
LATOUR, à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), le 4 Avril 1945.

Yves DYÈVRE, Enseigne de Vaisseau, avec Mlle A.-M.
ARGUILLÈRE, à Paris, le 2 Juin 1945.

Jean GEFFROY, Notaire, avec Mlle Marie FERLICOT, à Paim-
pol, le 4 Octobre 1945.

Xavier DE VUILLEFROY DE SILLY avec Mlle Magdeleine
HAENTJENS, à Quimper, le 27 Février 1946.

Marc LIRON, Médecin de Marine, avec Mlle Renée GUIL-
LON, à Bordeaux, le 2 Mars 1946.

NAISSANCES

Hervé, sixième enfant du D^r Pierre LUCAS, 2 Décembre
1945, à St-Renan.

Marie-Annick, fille du D^r Jean MARMOUGET, 8 Janvier 1946, à Toulon.

Françoise SIMOTTEL, sœur de Patrick, 12 Mars 1946, à Brest.

Marc ROGER, frère de Bernard, 25 Mars 1946, à Brest.

SUCCÈS

François LE PIVAIN et Maurice NOEL sont entrés à l'Ecole Navale en 1944.

Jacques BOUTINEAU, Etienne DE FONT-RÉAULX, Pierre LE PIVAIN, Jean VOISARD sont entrés à l'Ecole Navale en 1945.

Avis Divers

Réunion Générale. — La réunion générale des Anciens se faisait, autrefois, vers la mi-Juillet. Le plus souvent les anciens y étaient peu nombreux. Nous avons pensé qu'une réunion fin Juillet ou début d'Août permettrait à un plus grand nombre de répondre à l'appel. A cette date tous les étudiants ont fini leurs concours, rien ne les empêchera donc de s'unir aux plus anciens.

La réunion de 1942 qui ne groupait que des jeunes, ayant quitté le Collège depuis sept ans au plus, fut des plus sympathiques. Ils répondirent à l'appel au nombre de vingt-cinq et nous avons dû les convoquer par lettres pour ne pas attirer l'attention de l'occupant.

Vous nous donnerez, au plus vite, votre avis sur cette date.

Sachez en tout cas que M. le Chanoine PENCRÉACH, à nouveau Directeur de N.D. de Bon-Secours, après une interruption de dix ans, se fera un plaisir de vous retrouver tous. Nous ne désespérons pas non plus d'y voir M. l'abbé MAZEAU qui, rentré de captivité l'an dernier, exerce au Collège St-Yves à Quimper, en attendant de reprendre ses fonctions à Bon-Secours. Et pourquoi le Père MARSILLE, qui a gardé une grande affection à notre vieux Collège, ne serait-il pas aussi des nôtres ?

Sections d'Anciens. — Nous avons actuellement une section d'Anciens à Paris. Elle a pour président M. ABARNOU, 16, rue Ampère, XVII^e, et pour secrétaire Pierre HUBERT, 31, Brd Raspail, VII^e.

Cette section fut créée par le Père MARSILLE en 1942.

Brest a aussi sa section qui s'organise. Elle a pour trésorier M. LOSTIS, 9, rue Château-Briand, et son secrétaire est M. l'abbé LEROUX, au Collège 9, rue Coat-ar-Guéven, qui est secondé dans ces fonctions par Hervé CAROF, 9, rue Château-briand.

Que les anciens qui résident à Paris se fassent tous connaître au secrétariat du Boulevard Raspail. La section de Paris réunit ses membres tous les trimestres.

La section de Brest se réunira au grand complet, nous comptons sur un effort de tous, le Dimanche 19 Mai. Messe à 9 heures suivie du petit déjeuner... mais le « Courrier de Léon » vous donnera toutes précisions quinze jours avant la réunion.

Certains s'étonneront, peut-être, de la création de sections, des réunions partielles etc... En voici la raison : nous voulons donner aux anciens la facilité de se rencontrer certes, mais nous voulons surtout que notre Association soit une grande famille où règne entre tous les membres la plus grande charité, partant une entr'aide généreuse, entr'aide qui ne saurait s'exercer sans des contacts fréquents. Nous voudrions même organiser des prêts d'honneur pour nos jeunes (l'idée en revient au Père MARSILLE) et des bourses pour quelques élèves méritants du Collège. Vous voyez que c'est sérieux, et il ne nous manque que les fonds, mais ils viendront, n'est-ce pas ?

Cotisations. — La cotisation des membres de l'Association est fixée à cent francs pour cette année. Pour les étudiants, elle est de cinquante francs.

Nous accueillerons par ailleurs tous les dons qu'il vous plaira de nous faire. Pour le moment la caisse est vide, nous ne sommes riches que de dettes. Adressez-nous donc au plus vite vos cotisations. Le bulletin de Juillet ne pourra être adressé qu'à ceux qui s'en seront acquittés.

Le secrétaire.

Le Gérant : Abbé LEROUX.

I. C. A., 17, rue Jean-Jaurès, BREST
Dépôt légal 2^e trimestre 1946

